

Sylvain Gau-Gervais

Délit métaphysique



Délit métaphysique



Du même auteur

Poèmes :

Sombres Ivresses (2009)

Sylvain Gau-Gervais

Délit métaphysique

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3658-0

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

SOMMAIRE

CONSIDÉRATIONS	15
UN PEU D'ATTENTION	16
LA RENAISSANCE	18
CONCEPTION	20
DIVINO QUODAM SPIRITU INFLARI	21
PALINGÉNÉSIE LATENTE	22
J'AI LE REVERS IMBIBÉ	23
L'EGO MASCULIN	24
L'ORGUEIL	26
TOUT ACHILLE UN JOUR SE CORRIGE	28
FLAMBE SUBCONSCIENTE	29
NUIT	30
EN TÊTE DE DÉBAT	31
À LA GLOIRE DES CALOMNIÉS	32
TOUS SUR NOS ÉCHASSES	34
UN TOTEM TABOU	36
LE SHAH DES HÔTELS PARISIENS	37
DU HAUT DE L'ABÎME	39

FAIT DIVERS	40
L'INSOLUBLE – PARAÎTRE DU – BIEN-ÊTRE.....	41
XX.....	43
DÉLIQUESCENTE INTÉRESSÉE	44
INSOMNIE LINGUISTIQUE.....	47
SI SEULEMENT	49
SONNET SUR UN FLEUVE.....	50
COMPLAINTÉ DU ROSSIGNOL	51
COMPLAINTÉ PARISIENNE	52
DE L'UNE À L'AUTRE	53
BONA FIDE I.....	55
LIEUX COMMUNS.....	57
BONA FIDE II	58
MISANTHROPIA I.....	59
BONA FIDE III	61
LES FRUITS DE LA NUIT	63
UNE CLEF DE L'ATARAXIE.....	65
UN ÂNE NOMMÉ NARCISSE.....	66
FIÈVRE I.....	68
CELA NE TOMBE JAMAIS DANS L'OREILLE D'UN SOURD	69
FIÈVRE II.....	73
ROMANCE	74
SONGES D'ADAM	75
ROMANCE NOIRE	77
CATHARSIS	80

ÉLAN DE LUCIDITÉ.....	81
NUIT, CAFÉ ET PRUNELLES NOIRS.....	83
À CÔTÉ DE LA PLAQUE	84
DÉLIVRANCE	85
DÉFLORATION DÉLIBÉRÉE	86
DARLINGTON.....	88
PRÈS D'UNE PORTE	89
AVERTISSEMENT AU PAUVRE ASSOTI	90
MALCHANCE AUX MÉDIOCRES.....	92
LA FORÊT MÉMORIELLE.....	93
LE SERPENT.....	95
FINALEMENT	96
TOURMENT D'UN SOIR ENNUITÉ	101
LA VRAIE MUSE DE PÂQUES	102
L'INSTINCT DU CŒUR	103
LE SEXE DE LA POÉSIE.....	104
LE VICE CACHÉ DESSUS L'IDÉAL.....	106
L'IDÉAL SANS FUITE.....	107
UN TEMPS SOIT PEU	108
OMBRES.....	110
ENTRE L'ÉPOQUE ET L'INFINI.....	111
EN GARE.....	112
LES MOTS.....	113
À L'AUBE DE TOUTE AUBE, SUR LE DÉPART.....	114

*Il ne suffit pas, pour contenter
la chair, de lui autoriser
l'usage d'un égout à foutre.*

Lucien Rebatet

*Le monde est rond autour de
l'être rond.*

Gaston Bachelard

CONSIDÉRATIONS

C'est la ronde de la nuit qui m'encercle. Je suis le diamètre de son cercle à l'aire ennuitée. Je suis diamètre énamouré. La longueur de son rayon se dessine de foi et ses différentes parentes, la Nue, le Ciel – avec leur majuscule liturgique. Sa longueur instinctivement déterminée, son épaisseur et sa couleur sont ravivées par l'injection d'une métaphysique plurielle d'allégories – arborant également leur majuscule liturgique. Le restant prend racine dans la Nature, et demeure dans ce décor dénué d'artifice, dans un bal cohérent. Je cours après la nuit qui me court après et m'enveloppe. Dans l'enveloppe, elle m'est aussi présente. La vie est adorable même dans la nuit en étapes et paliers progressifs. On évoque parfois un *Voyage au bout de la nuit*, je dirais que sous la coupe de la palingénésie, la rotation nous fait voir beaucoup de simili-terminus. Un jour, le jour sera ce terminus ; là, le point de non-retour aura été atteint. En attendant, j'accueille la Lumière pour tarir mon verbe de sa soif. Et, le sourire échancre, je louvoie derrière des points d'obscurité profonde, que je traverse car la perspective est épuisée, à bout, parmi le hasard de la nuitée constante – le hasard présent strictement pour et autour de moi, car *au fond*, tout se sait, tout est calculé. Tout se fait par la rationalité de l'instinct.

UN PEU D'ATTENTION

Ô lecteur, mon devoir est de vous bredouiller,
L'on m'a fait part que cela s'avérait d'usage
Et je suis probe et franc-tireur, mais peu douillet.
Douillet : eh ! bien, la porte s'ouvre à tout, mon mage.

Ne dit-on qu'il ne faut écrire que pour soi ?
Foutraise ! vous m'importez plus que de bleus cieux,
Dieu sait que ma mire ne biaise et je m'assois
Solennellement, je vous dédie mes fieux.

Combien de fois me sifflota-t-on même *Berthe*,
– Et je l'entends encore l'arcane en *do*, *ré*, –
Que vous fûtes vénal, bien qu'une pointe inerte,
À repter à lorgnon aux cabinets dorés.

Racle-fonds vous fûtes donc en partage d'ouvrages ;
J'adoucis l'âpre fleur des vices des commères ;
C'est qu'on dévisse en grosse vergogne viagère !
Simiesque parodie de l'hypocrite rage.

Nous traitons de commerces bien trop enfantins.
D'autres matous sont à tancer ; le Temps défile.
Astucieux sont les livres aux pages fragiles,
Vos moult mains flatteuses ne font point butin.

Je radote, bâilleur en basse cour, j'étais.
Tant que mes fouilles pèseront, je sourirai ;
Elles se vident avachies, que l'on me paye !
Qui vous prêta mes vers ? Le gratuit pue le vrai !

Je foutus ma peau navrée sur le papelard,
Voilà que je récolte les « *peutt-peutt*, fi donc ! »
Une once de vesse et du dédain pour seul lard ;
Ça lit lié, Ô bourse trop serrée... tronquée.

Les médisants sont colchiques et ce n'est neuf !
Les laissâmes-nous à la besogne, à l'harangue,
Pour un peu qu'ils ne déblatérassent de bluff...
Et j'oserai pour une fois croire leur langue.

LA RENAISSANCE

Il était une fois le Monde, dont nous eussions pu dire qu'il fût la Terre, et son reflet presque parfait, une utopie, l'Utopie. Cette Utopie s'avérait inatteignable mais visible, toujours, et provoquait la frustration. C'était la Terre, cette Utopie, c'était son reflet passé, irrémédiable, le reflet de son état présent et périssable. On nous avait dit qu'il ne fallait pas quitter la Terre pour rejoindre cette Utopie, car elle n'était pas tangible et ne se constituait que comme une illusion d'optique attrayante, et trompeuse, forcément, – une sorte de mirage amplifié – ; elle possédait aussi ce pouvoir altérateur, celui où l'on zigzague, s'échine pour l'atteindre, en vain, et s'y tue à petit feu. On nous avait aussi dit qu'il fallait que nous la conservassions au coin de l'œil pour infatigablement garder notre sourire en coin de bouche qui diffusait en nous la force de nous mouvoir dans l'existence, et même parfois chez autrui, communicatif à tendre la courbe d'un souris. Nous choisîmes d'enfreindre la morale par une frustration trop forte, cette impression de plénitude qui émanait de l'Utopie, cette impression en comparaison au chaos régnant sur la Terre, à notre insatisfaction croissante. Ce qu'il était nécessaire de comprendre, et nous le comprîmes bien, c'est que sur ce Monde subalterne, cette Utopie, il ne fallait pas aller, mais l'amener à nous ; il nous reste à le faire. Emmenons

l'Utopie dans nos songes, absorbons-la d'abord avec l'audace de nos prunelles, décryptons ce qui en émane, buvons sa soif de nous, prodiguons-la sur ce dont nous disposons, la Terre et ses astres, le Tout, dont toi et moi, et partons-y, battons la route du futur, car au fond, seul le mariage du passé au présent génère la force de frayer sa voie dans l'existence, la voie du futur.

CONCEPTION

Silence infini pour toile de fond,
S'y tissent fils d'or, prompts d'inspiration,
Qui, si fins, perçus trop tard, se défont ;
Vous fuit ainsi riche germination,
Fleurissant sur le stérile Néant.

Ce don sans teinte venu des Cieux,
S'il ne s'égare en abîme béant,
Renaît là, mordoré, si gracieux,
Perdant le nerf pour conquérir les mots,
Défiant l'hâve glose de nos maux.

J'édifiai endéans ma mutation
Neufs fondements pour une neuve mire ;
Folle gageure où la corrélation
Fut que je fus joueur et point de mire.
Dans un contexte : le plus opportun,

Je loue les Génies des siècles fanés.
Mon piètre orgueil qui fut importun,
– S'il est encore – bien ! je le déteste.
Haut sur mon Olympe ils viennent trôner.
Le dédain des livres rend bien modeste.

DIVINO QUODAM SPIRITU INFLARI

Fumets voyageurs et violents, tendrement,
Pénétrèrent en moi tout comme intronisés,
Puis se vint écrire tel un tendre aimant,
Un billet illisible et idéalisé.

Puissent, ainsi que les os disjoints d'un adage,
Piètres railleries retourner avant âge ;
Qu'étamines et pistils eussent été sages,
Et corolles tardées, closes tels des codages.
Que Poètes sacrés en tirent l'avantage.

Ces perceptions imaginaires car point nées,
Ou les tares incurables de leurs puînés,
Engraisent l'humus dense de ma Galaxie
Dont se perlent des Fleurs mais point d'ataraxie.

Ces pâles, dédaigneuses, percent par orgueil
Des éthers de totems en circonvolutions,
Heurtent parfois de francs et fructueux écueils,
Renaissant exaltées : écrites locutions.

Mon ruisseau d'encre noir, sous ma plume d'airain,
Forgée par le vulcain de l'Imagination,
Se puise à même source que mes Sensations ;
Mes poèmes des voûtes dont ils sont les reins ;
Que la portée soit fixe et clef Exaltation.

PALINGÉNÉSIE LATENTE

Un bac empli d'influx, d'impulsions :
Sur mes nerfs, des câbles sur des fleuves d'ions ;
La fibre est contuse et pansée des collodions
Qu'ils sèment sur mes plaies sans rémission.

Un ver, Ô sorcière ! qui dans ma pomme
Sanguine, fouira des alcôves de soulas,
Ce que nul n'eût pu faire, ni l'humble prélat,
Ni, naguère, la femme chrysostome.

Ô Méphistophélès, puisque mon cœur
Aérien est quasi tien, qu'il soit le viager
À rente hypertrophiée de torture abrégée...
Qui me grisera du luxe qu'est l'heur !

Encore en ma chrysalide tabide,
L'âme au Diable avide et le cœur au ver repu,
Je polis mes vers pour que l'on ne les conspue,
Prie pour mon bonheur, parvenu morbide.

J'AI LE REVERS IMBIBÉ

Ah ! qu'elle est brutale la phase d'absorption ;
Et qu'en dira-t-on quand ira la rébellion ?
Ah ! que les dents incisent la véracité ;
Qu'en verra le vil, du poète, dans la cité ?

Violente mais lente : la manière d'orfèvre,
Puis tout y sera, tout, et rien en dehors,
Coincé entre les rouages, l'os ou la plèvre,
Du joueur réel, avant de jouter des mots d'or.

Tout. Les océans, la lumière et la verdure,
La faune et la raison, l'homme en émotions,
Le ciel et l'humus à la besogne pure,
Les villes à reculons, et les sensations.

J'enferme l'aimant appelé cœur ; le labeur
De la Clepsydre ne s'écoule sur mes pieds,
Car sur la mappemonde reconstituée,
C'est icelui, que mûri, j'ai gardé en leurre...
Où même l'héroïne y choira infatuée.

L'EGO MASCULIN

Sans les mille et les cents
De claques qu'on reçoit,
Ego cinglé à sang,
Soumis en draps de soie,
On vivrait que de soi,
Jumeaux évanescents.

On s'autonierait bien
En niant l'égotisme,
Incessant soutien,
Le vilain soi en schisme :
Aboli solécisme
De dépravé païen.

Sans les deux femmes viables,
En chair et os et derme,
L'autre air et âme aimables,
L'ego, poussé à terme,
Ferait du vice un germe
Sans ces femmes capables.

Les synapses on retrousse
– La volonté aussi –
L'égotisme on détrousse :
Plus qu'onques pur, assis,
La chair en facétie,
Mystique est sa frimousse.